

des modes d'expérience des individus et des médiations sociales qui les lient pour comprendre le caractère social.

Jan Spurk le considère comme une matrice psychique, qui opère aux confins de l'individuel et du collectif. Le caractère autoritaire et l'individualisation résultent de la domination capitaliste actuelle. La valorisation de l'entreprise n'y change rien. Pour exister, les entreprises doivent mobiliser les subjectivités, afin de créer la marchandise. Elles doivent gagner la volonté des sujets de s'y investir. La marche forcée de la mobilisation de la subjectivité demande aux sujets une posture autoréflexive visant à assumer l'hétéronomie de leur existence en entreprise et le caractère autoritaire de la situation. Aux yeux de Jan Spurk, malgré l'apparence libre et ludique de notre société, la subjectivité des individus socialisés est un ensemble de variations du caractère autoritaire intimement lié au capitalisme.

Pour l'auteur, revisiter les analyses de l'École de Francfort est une bonne manière de comprendre le capitalisme d'aujourd'hui et sa forme mondialisée. Les travaux de ce courant concluent notamment que notre liberté est une illusion. Nous nous croyons libres, alors que nous faisons presque tous et toutes la même chose au même moment : travail, consommation, loisirs... La critique de la raison instrumentale est une critique de l'annexion de la raison par le capitalisme.

Cet ouvrage est un livre de sociologie. À noter également que Jan Spurk s'inscrit dans le sillage d'Eugène Enriquez, ce qui explique son orientation théorique vers l'articulation entre la sphère personnelle et la sphère collective. Jan Spurk semble moins s'intéresser à ce qu'on fait des sujets qu'à ce que les sujets font de ce qu'on fait d'eux.

PHILIPPE COUTANT

SERGE LATOUCHE

Le pari de la décroissance

Paris, Fayard, 2006, 312 p., 19 €

J'ai été séduit par sa démarche. Dans la première partie, Serge Latouche montre l'impasse de toutes les théories du développement durable, soutenable, émises par ceux qui pensent que la technique va résoudre les problèmes. Il aborde aussi le problème de la

démographie. Certes, la terre ne peut supporter dix milliards d'habitants qui vivraient tous comme les Nord-Américains ou les Européens ; en revanche, elle le peut si ces dix milliards vivent dans la simplicité, chose dont je ne suis pas convaincu. En outre, le nombre est un handicap à la démocratie directe.

La seconde partie de ces notes consiste essentiellement en reprises intégrales du texte, qui reflètent naturellement ma sensibilité. Mais, rien ne vaut la lecture de ce livre passionnant ; d'autant plus pour celles et ceux qui veulent mettre en pratique la décroissance dès aujourd'hui. Merci à mon frère Luc qui m'a prêté ce livre.

Serge Latouche s'appuie sur de nombreuses personnes qui sont intervenues ou ont écrit sur la décroissance et il s'inspire fortement de Cornélius Castoriadis.

La décroissance est une définition pour le Nord : « Décroître le "bien-avoir" pour améliorer le bien-être vécu ». Une rupture est nécessaire.

Un programme en 8 « R », qui forment un cercle vertueux de décroissance sereine, conviviale, soutenable : revaloriser, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser et recycler. On pourrait allonger la liste avec radicaliser, reconvertir, redéfinir, redimensionner, remodeler, repenser, etc. Le préfixe « re » n'exprime pas un retour en arrière, mais un changement radical de direction. Il fait opposition au préfixe « sur », qui caractérise la société du Nord : suractivité, surdéveloppement, surproduction, surabondance, surpêche, surpâturage, surconsommation, suremballage, surrendement, surcommunication, surendettement, suréquipement, etc. Pour le Sud, il s'agit de tenter un « désenveloppement », c'est à dire enlever les obstacles à l'épanouissement des sociétés autonomes et enclencher un mouvement pour se mettre sur l'orbite du cercle vertueux des 8 « R ».

RÉÉVALUER, RECONCEPTUALISER

Comment sortir de l'imaginaire actuel ? Une difficulté importante vient du fait que l'imaginaire dominant est systémique : les valeurs actuelles sont suscitées et stimulées par le système (en particulier économique), qu'elles contribuent en retour à renforcer. La colonisation par l'imaginaire prend trois formes principales : l'éducation, la manipulation médiatique, la consommation du quotidien ou le mode de vie concret.

L'ÉDUCATION :

L'école est faite pour admettre son sort et la servilité. L'échec scolaire est l'apprentissage de l'insatisfaction. Comment un monde « déglingué » pourrait-il former des enfants solidaires et altruistes, du don et de l'éthique ? Comment les éducateurs formés par l'imaginaire du système pourraient-ils inverser les choses ? Heureusement, on peut penser qu'un cerveau n'est jamais totalement aliéné, il reste toujours une partie prête à la dissidence. Si au XX^e siècle, les syndicats et les coopératives socialistes étaient les lieux permettant de rompre avec l'imaginaire utilitariste du monde capitaliste, aujourd'hui, des associations comme REAPS (Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires), les expériences alternatives (AMAP, SEL, jardins de Cocagne, etc.) sont des écoles de décroissance sereine.

LA MANIPULATION MÉDIATIQUE :

Les murs de nos cités peuvent-ils former autre chose que des consommateurs et des usagers frustrés ? L'information – une surinformation combinée avec la publicité commerciale – devient entreprise de manipulation, d'intoxication.

LA CONSOMMATION DU QUOTIDIEN :

Si l'école détruit les défenses immunitaires et si la publicité génère de nouveaux besoins, l'accoutumance crée la sociodépendance. Les grandes multinationales mettent tout en œuvre pour accroître cette dépendance. La croissance devient une drogue. La stratégie totalitaire du productivisme est parvenue à coloniser l'avenir par anticipation. Une société qui voudrait s'en sortir aurait à gérer pendant des siècles des sarcophages de centrales nucléaires, des fûts de déchets radioactifs, des flux de gènes dans des paysages chimériques, sans parler des dégâts psychiques.

Comment l'éviter ? Changer l'imaginaire de force est inutile et dangereux. L'autotransformation est nécessaire. Un travail de délégitimation des valeurs dominantes et de la manipulation s'impose.

L'auteur s'appuie sur les travaux d'Arnaud Berthoud – notamment une alternative théorique, la « philosophie de la consommation », consistant dans l'usage d'un ensemble de richesses qui constituent la propriété du sujet en vue du bonheur dans l'amitié avec soi-même – il réhabilite le don primordial, le relationnel non marchand. Il fonde un nouveau concept

de la richesse (que j'ai personnellement bien apprécié) : « La première richesse dans la vie d'un homme, c'est le sein maternel et la dernière, la main de l'infirmière sur son lit de mort. » Le relationnel est déterminant pour mesurer le bonheur et la richesse. On est à l'opposé du système, où la notion de richesse est rabattue sur le modèle exclusif du bien matériel

Un autre moyen consiste à lutter contre la publicité, à briser ce système d'images, à en démystifier les séductions, à en cesser l'absorption. Latouche pose également l'hypothèse que la baisse des horaires de travail peut contribuer à nous libérer du fantasme de l'avoir pour mieux être. Il ne faut pas négliger l'action individuelle, comme la simplicité volontaire, le rôle de la dissidence, de l'exemple. Il n'existe pas de recettes miracles, mais des lignes de réflexion, d'action. Cependant, l'auteur se demande si seul un échec historique de la civilisation fondée sur l'utilité et le progrès peut faire redécouvrir que le bonheur de l'homme n'est pas de vivre beaucoup, mais de vivre mieux.

RESTRUCTURER, REDISTRIBUER, DÉCROISSANCE ET CAPITALISME

RESTRUCTURER

La restructuration des rapports de production, la remise en cause de la société de croissance, implique de remettre en cause le capitalisme, alors que l'inverse ne va pas de soi. Mais sortir du capitalisme est insuffisant : il faut casser la société productiviste et de consommation. La décroissance est un dépassement de la modernité, elle est forcément contre le capitalisme, avant tout parce qu'elle en remet en cause l'esprit. Comment y parvenir sans créer un système terroriste, totalitaire ? Il y a nécessité d'une révolution où l'imaginaire social se mette au travail et s'attaque explicitement à la transformation des institutions existantes.

REDISTRIBUER

La terre : soustraire la terre à l'agriculture productiviste pour la redonner à l'agriculture paysanne, biologique, respectueuse des écosystèmes. Le travail : il est possible de redistribuer le travail autour d'activités écologiques, tant dans l'industrie que dans l'agriculture ou les services. Les revenus entre génération, les retraites ? La remise en cause de l'esprit du capitalisme permet de

réintroduire la question de la justice dans la rétribution du travail ; démarchandiser le travail ; revenu de citoyenneté déconnecté de l'obligation de travail ; revenu maximum autorisé.

RELOCALISER

Pour une renaissance du local. La relocalisation est le moyen stratégique le plus important et l'un des principaux objectifs de la décroissance. L'enjeu local : la nébuleuse de l'économie sociale et solidaire est généralement locale, avec toujours la tentative de récupération par le système. Le développement local est une imposture, il s'agit souvent de mettre en concurrence les territoires pour offrir aux firmes internationales les meilleurs avantages. Le concept du « développement local » n'échappe pas à la colonisation de l'imaginaire par l'économique. Il fait écran au « grand déménagement » du territoire et à sa transformation en zones touristiques.

La relocalisation économique dans la décroissance consiste à : produire localement les biens nécessaires à la population ; introduire le principe de subsidiarité du travail et de la production, soit le principe de la priorité à l'échelon décentralisé. Tout ce qui peut se produire à l'échelle locale doit être réalisé localement. Il faut internaliser les coûts externes de transports, viser l'autoproduction énergétique (solaire, éolienne) et utiliser des monnaies locales, fondantes ou non convertibles (p. ex. tickets resto, bons-vacances).

La reterritorialisation commence lorsque le territoire se voit restituer sa dimension de sujet vivant hautement complexe. Elle suppose une phase complexe et longue d'assainissement (sur cinquante ou cent ans).

De nouvelles formes de démocratie doivent être instituées. Dans son ouvrage intitulé *Vers une démocratie générale, une démocratie directe, économique, écologique et sociale* (Seuil, 2002), Takis Fotopoulos propose de créer de petites unités de 30 000 habitants pour pouvoir réinventer une démocratie de proximité, quitte à diviser les grandes villes en plusieurs petites républiques de quartier.

Le local est un nœud dans un réseau de relations transversales vertueuses et solidaires, en vue d'expérimenter des pratiques de renforcement démocratique capables de résister à la domination libérale. Il est nécessaire de rentrer en dissidence, voire de se

présenter aux élections locales, dans la perspective de commencer à changer la société par le bas, au lieu de viser le pouvoir central.

RÉDUIRE, RÉUTILISER, RECYCLER

Réduction et décroissance sont presque synonymes. Une réduction drastique d'un facteur de 3 à 9 s'impose selon les pays ; cela permet d'accroître la santé, le bien-être et la joie de vivre. Réduire, voire supprimer, la publicité qui coûte 500 milliards par an ; réduire la consommation (nous possédons en moyenne 10 000 objets, contre 236 pour les indiens Navajos) ; réduire les déchets (1,5 million de tonnes de pain jeté en Italie chaque année) ; réduire notre consommation de viande ; etc.

La relocalisation permet de réduire les transports et la consommation énergétique. Si les coûts imputables aux transports (pollution, dérèglement climatique, accidents, catastrophes, infrastructures, etc.) étaient incorporés dans les produits transportés, les yaourts ne parcourraient pas 4000 km avant d'arriver dans notre assiette ! Aujourd'hui, loin d'une diminution, l'Agence internationale de l'énergie prévoit d'ici 2030 une augmentation de 60% de la consommation énergétique. On est en plein délire et en pleine paranoïa.

Le secteur agricole est peut-être un domaine où la décroissance peut se mettre en œuvre plus facilement.

La réduction de la durée du travail est essentielle. Avec la décroissance, quatre facteurs changent la donne : la baisse incontestable de la productivité due à l'abandon du modèle industriel ; la relocalisation des activités et l'arrêt de l'exploitation du Sud ; la création d'emplois pour tous ceux qui le désirent ; un changement de mode de vie et la suppression des « besoins » inutiles.

La question fondamentale reste non pas le nombre d'heures nécessaires, mais la place du travail comme « valeur » de la société. Reconquérir le temps libre est une condition nécessaire de la décolonisation de l'imaginaire. Réutiliser (ne pas jeter), recycler, réinventer, ralentir, renoncer, rembourser, racheter, restituer, rendre, réhabiliter le temps : nous devons démanteler les prothèses de la vitesse et au besoin imposer des prothèses de la lenteur, encourager l'invention de machines à ralentir le temps.

Le Sud aura-t-il droit à la décroissance ? Revenir sur l'ethnocentrisme de la croissance et démarrer au Sud un cercle vertueux de la décroissance. Maintenir ou introduire la logique

de la croissance au Sud ne peut que l'occidentaliser un peu plus. Ainsi, la décroissance dans le Sud est nécessaire pour sortir de l'impasse économique à laquelle il est condamné. La décroissance au Nord est une condition de l'épanouissement des alternatives du Sud pour enclencher un cercle vertueux : rompre avec la dépendance économique et culturelle vis-à-vis du Nord ; décoloniser l'imaginaire ; restituer l'honneur perdu qui pourrait se faire par un partenariat de décroissance entre Nord et Sud ; reconstruire/retrouver de nouvelles cultures.

ÉCOFASCISME OU ÉCODÉMOCRATIE

L'auteur esquisse un programme « politique » pour la construction d'une société de décroissance.

Les objecteurs de croissance peuvent retrouver chez les Verts, la Confédération paysanne ou ATTAC, des discours ou des actions concrètes qui les rejoignent. Au demeurant, personne (citoyen ou homme politique) ne veut la destruction de la couche d'ozone ou un dérèglement climatique. Mais en même temps, il y a une unanimité pour que la croissance continue. À ce propos, ce qui se passe chez Airbus le prouve une fois de plus : tous les candidats pleurent sur la restructuration, alors que les avions sont de gros pollueurs et que la production de pétrole est sur le déclin, et personne ne propose de transformer ces usines pour produire des éoliennes, par exemple.

Alors que faire ? Voici quelques propositions : retrouver une empreinte écologique égale ou inférieure à une planète, c'est à dire la production des années 68-70 ; internaliser les coûts de transport ; relocaliser les activités ; restaurer l'agriculture paysanne ; transformer les gains de productivité en réduction du temps de travail et en création d'emplois, tant que le chômage subsiste ; impulser la « production » de liens relationnels ; réduire le gaspillage d'énergie d'un facteur 4 ; pénaliser fortement les dépenses de publicité ; décréter un moratoire sur l'innovation technologique, faire un bilan sérieux et réorienter la recherche scientifique et technique en fonction des aspirations nouvelles.

Certains pensent qu'il ne sera pas possible de transformer la société sans une certaine forme de dictature de salut public. Le pari de la décroissance consiste à penser qu'il est possible de décoloniser l'imaginaire et de susciter des comportements vertueux en faveur d'une solution raisonnable : ma démocratie écologique.

La réalisation au niveau local est plus facile et peut faire boule de neige : à titre d'exemple, les zapatistes au Chiapas.

GEORGES BIRAULT

GROUPE DAS, MARCEL OLLIVIER
Révolutionnaires en Catalogne
 Paris, Spartacus, 2006, 96 p., 9 €

Rédition marquant les 70 ans de la révolution espagnole et ceux des éditions Spartacus. Evocation fidèle et un peu frileuse du travail extraordinaire de René Lefeuve – infatigable jusqu'à sa mort à 86 ans – difficile à maintenir, mais qui heureusement demeure et s'enrichit. Paradoxe du marxiste René Lefeuve animant une œuvre purement anarcho-individualiste ; visible dans son caractère éclectique, les textes sortant au rythme des passions créatrices et des caprices castrateurs. Autre aspect, non moins individualiste : l'absence de réflexions critiques sur l'arrêt des éditions entre 1950 et 1969 – antibolchevisme primaire ; peut-être faible intérêt à dénoncer les guerres colonialistes françaises – et l'échec d'une gestion collective agitée par les collaborateurs cooptés ou écartés par le meneur de jeu. Habituel dans des éditions capitalistes et marxistes-léninistes, mais choquant chez les partisans d'un socialisme non totalitaire. Le meilleur de Spartacus est sans aucun doute la porte ouverte sur Rosa Luxemburg et Victor Serge, sans oublier la révolution espagnole et moult textes indispensables. L'ouvrage réunit deux textes fort différents. Le premier rédigé par des anarchosyndicalistes allemands exilés, traite du mouvement anarchosyndicaliste espagnol, avec une description importante des années 30 et s'arrête, par déduction, au début 1937. Le second offre une bonne analyse d'époque des affrontements déclenchés par le PC et la bourgeoisie catalane en mai 1937, à Barcelone. Une vision, plausible à l'époque, de négociations futures avec les franquistes, mais parfaitement illogique quant à la décapitation de la gauche dans les zones occupées par la droite (application évidente de la tactique du général Gallifet et de Thiers contre la Commune de Paris). Dans les deux cas, la phrase finale semble logique : « Mais est-ce pour cela que tant de milliers d'hommes [et de femmes] se sont sacrifiés ? » En réalité, ils n'avaient pas d'autre choix que de se défendre ou de vivre en sous-citoyens, voire d'être exécutés pour les plus marqués